

Francine, Victorine RAPILLY  
24 Janvier 1893-7 Février 1983

=====

Francine, Victorine RAPILLY vient au monde à PARIS le 24 Janvier 1893, rue Dauphine, en plein Quartier Latin, où son père tient une librairie "d'Art" : on y trouve presque exclusivement des ouvrages anciens, français ou étrangers, très recherchés par les connaisseurs, tant pour la valeur littéraire que pour la qualité de l'édition de luxe. C'est probablement là qu'adolescente elle prendra le goût de la culture littéraire que, devenue Fille de la Charité, elle essaiera d'inculquer à ses élèves tout au long de sa carrière d'enseignante.

Les appels du Seigneur sont mystérieux et souvent imprévus, pourra dire un jour Soeur Rapilly évoquant des souvenirs de famille.....

Son père, disait-elle, était un homme très droit, d'une grande probité et très charitable.....mais il est des points - trop délicats - sur lesquels elles n'aurait jamais osé l'interroger. Elle soupçonnait seulement que son père, dans sa jeunesse, avait eu quelque difficulté avec un prêtre..... Quelle difficulté ?....Nul ne le saura jamais. Ce qui est certain c'est que tout au long de sa vie il évita toute relation avec le clergé et par extension avec l'Eglise.

Au moment de son mariage, avant de s'engager à aimer celle qui serait la compagne de sa vie, il s'était assuré qu'elle n'avait, dans ses ascendants ni prêtre, ni religieux, ni religieuse. De plus, il lui fit promettre que jamais elle ne lui parlerait de l'Eglise ou de la religion ; de pratiques religieuses, pour lui il n'était pas question mais sa femme serait libre de suivre ses convictions.....Les enfants recevraient une éducation chrétienne, mais avec beaucoup de discrétion.....Madame Rapilly tint sa promesse et plus tard elle exigea la même discrétion de ses six enfants..... Monsieur Rapilly, de son côté, respecta les termes du contrat qu'il avait lui-même proposé. C'est pourquoi les parents, tenant aux principes d'une "parfaite éducation" de l'époque, d'un commun accord, décident d'envoyer Francine, l'aînée des six, au pensionnat de l'Abbaye-au-Bois, puis au Cours Désir où elle recevra la solide formation intellectuelle qui la rendra apte à affronter les examens officiels : brevet élémentaire à 15 ans, supérieur à 18.

Les études classiques terminées, comme toute jeune fille de la "Belle Epoque" , en cet avant-guerre 1914, elle perfectionne ses connaissances en anglais et piano. Derrière cette façade de jeune fille "bien", Francine décide de vivre à fond sa vie chrétienne qu'elle ne conçoit pas sans participation à la messe quotidienne : première pierre d'achoppement.... comment concilier ce désir profond avec le véritable culte voué au cher papa que, pour rien au monde, elle n'aurait voulu contrister ? Il faut user de beaucoup de prudence et de tact. L'amour, dit-on, rend ingénieux : Francine ira à une messe matinale, empruntant la porte de service..... sitôt revenue, elle se remet en robe de chambre pour le petit déjeuner.

Survient la première guerre mondiale : aussitôt Francine offre ses services à la Croix-Rouge qui l'emploie dans les ambulances. Parallèlement, elle travaille à parfaire son "instruction religieuse" selon l'expression reçue ; brevet élémentaire eu 1915, supérieur en 1919 récompensent son travail : les diplômes sont revêtus des signatures du prestigieux cardinal AMETTE, archevêque de Paris, et de Mgr AUDOLLENT, Directeur diocésain de l'Enseignement Libre, auteur du catéchisme expliqué que de nombreuses générations de Jeunes Soeurs ont reçu à l'entrée au Séminaire.

Francine a maintenant 25 ans : ne pouvant parler de religion, elle parle de vocation, et c'est le drame..... véritable torture pour le père et pour la fille. La mère souffre aussi : l'un des fils a "disparu" au CHEMIN-DES-DAMES .....on n'a jamais retrouvé sa dépouille....Le départ de leur aînée serait pour les parents une nouvelle brisure.

Cependant, sûre de l'Appel, Francine fait sa demande d'entrée à la Compagnie. Elle postule à la Villette, et Soeur RIBES la présente au Séminaire, où elle arrive le 13 Mars 1920.

Au cours du Séminaire, dans la ferveur des commencements, un deuxième appel semble se préciser : Soeur Rapiilly avait eu l'occasion de rencontrer nos soeurs conduisant leurs "orphelines" à la messe.....Etant de nature foncièrement "religieuse", Francine était alors agacée de leur présence qui "l'empêchait de bien prier" : elle ne comprenait pas que des enfants aient besoin de remuer, de parler, de se taquiner même, dans le lieu saint. Et voilà qu'il lui semble maintenant que le Seigneur l'appelle à rendre heureuses les petites orphelines.....plus elle y pense, plus elle en est joyeuse.....

A-t-elle manifesté un désir ? Le fait est que son premier placement la conduit à Lille, rue de la Barre, et le deuxième à Vitry-le-François, où elle prononce les premiers voeux le 31 Mai 1925 : son rêve est devenu réalité, elle est chargée des orphelines. Hélas! elle a eu beaucoup à souffrir auprès de ces enfants ; on peut dire d'elle - qui a toujours eu une discipline parfaite auprès des élèves - que son stage en maison d'enfants a été un véritable échec....au moins selon les apparences.....Le deuxième appel n'était-il qu'un pseudo-appel ?

A l'approche des Premiers Voeux un troisième appel semble s'être précisé, puisque Sr Rapiilly demande et obtient le départ en mission ; tout laisse croire qu'il s'agissait là d'un grand sacrifice pour le retour au sein de l'Eglise du cher papa.

Pour l'instant, le sacrifice est imposé à la famille..... Simone est fiancée, les autres enfants fondront à leur tour un foyer, qui prendra soin des parents dans leur vieillesse? Ce raisonnement a peut-être effleuré l'esprit de Soeur Rapiilly, dans ce cas, elle aura certainement "chassé cette mauvaise pensée" .... en tout cas, la Providence semble vouloir la rassurer.

Simone, en effet, est fiancée ; les préparatifs du mariage sont déjà avancés, lorsque le fiancé vient lui confier qu'il a pris une décision qui va la peiner : ne pouvant plus résister à l'appel du Seigneur, il lui rend sa promesse et lui demande de le délier de la sienne : il sera prêtre. Le choc est rude ; Simone est consternée, mais rapidement la foi reprend le dessus ; elle opte alors pour le célibat dans le monde, entreprend des études d'assistante sociale et décide de consacrer sa vie aux enfants handicapés. Ce faisant, elle demeurera au foyer paternel pour la consolation de ses parents.....jusqu'à leur dernière heure....

La deuxième guerre mondiale avec l'invasion et toutes ses séquelles pose bien des problèmes à la population parisienne : alimentation insuffisante, manque de carburants surtout, ont vite raison de la santé des parents et.....Monsieur Rapilly, vieillissant, demeure sur ses positions quant à la religion. La maman tient toujours sa promesse, Simone se dévoue à l'intérieur et à l'extérieur, Soeur Rapilly prie et se mortifie.

La santé du papa commence à décliner ; Simone ne sait que faire..... elle confie son embarras à un bon curé.....tout disposé à tenter une visite, mais jamais Monsieur Rapilly n'acceptera de le recevoir. Le prêtre cependant "tente sa chance" : ayant appris que le bon vieillard s'intéressait encore à sa collection de timbres, il se présente un jour avec quelques spécimens de qualité. Et, la grâce de Dieu aidant, cette première visite est suivie de plusieurs autres : l'accueil froid du début, devint de jour en jour plus chaleureux, grâce aux timbres....et aux conversations intéressantes amorcées habilement à cette occasion. De visite en visite, l'estime et la confiance réciproques croissaient : et c'est, réconforté par celui qui était devenu son "ami", que Monsieur Rapilly s'en est allé à la rencontre de son Seigneur.....ce Seigneur à qui il n'avait pas su refuser sa fille aînée.....Lui, qui n'avait pas voulu de prêtre ni de religieuse dans les ascendants de sa femme doit maintenant sourire à Soeur Elisabeth, sa petite-fille devenue Fille de la Charité, et à son frère, Bénédictin à la Pierre-qui-Vire.

\*\*\*\*\*

Pour Soeur Rapilly, le troisième appel confirmé par un cachet bleu, c'est l'embarquement pour la Mission.....

"Embarquons-nous pour la terre étrangère,  
Depuis longtemps nous voguons en esprit....."

chantait-on alors au Séminaire avant le départ.

Mais ce ne sera ni "la Chine" ni "l'Abyssinie"..... ce sera ce qu'on appelait alors "le petit étranger" (avec une légère nuance de mépris dans la voix) : c'était un peu le "parent pauvre" du "grand étranger", celui dont on rêvait, celui qui forgeait les saints et les martyrs.

La rentrée scolaire la trouve donc en Egypte, à la Miséricorde d'Alexandrie. Soeur Anne-Marie se voit confier "l'Externat", école primaire où elle doit assurer les cours de la classe dite "du certificat" tout en veillant à la formation de quelques jeunes "maîtresses".

C'était, nous dit Soeur Jeanne, une formatrice : elle suivait de près ses jeunes collaboratrices, vérifiant leur journal de classe, assistant à certaines de leurs leçons, les guidant, les reprenant aussi.

L'une de ces anciennes "institutrices", Linda, évoque ses souvenirs :

" Sr Anne-Marie, la tête légèrement inclinée, mais les yeux partout, très sobre en paroles, souriait rarement, mais quand nous l'approchions, elle avait toujours un bon mot. Pour nous, c'était la "religieuse", une "religieuse" de devoir, exacte et précise....Et, bien sûr, avec la légèreté de la jeunesse, nous lui trouvions ce que nous appelions des "manies".....Par exemple, il fallait ouvrir la porte de l'école à 7 heures précises.....pas une minute avant....ni après! Elle exigeait que nous soyions en classe à 7 h 30.....Malheur aussi à l'élève qui arrivait un jour sans le tablier d'uniforme!.....remontrance et punition sanctionnaient immédiatement le délit.

" A cette époque, la population était cosmopolite : Egyptiens, sans doute, mais aussi Libanais, Syriens, Arméniens, ainsi que des Européens : Grecs, Maltais, Italiens, Anglais, Français. Les élèves étaient à l'image de la population : cela n'embarrassait pas Sr Anne-Marie qui savait prendre chacun selon sa mentalité, aussi bien les parents que les enfants.

" Pour nous, les "institutrices", nous étions pour la plupart inexpérimentées dans la profession d'enseignantes ; nous nous laissions volontiers former par elle. Souvent, elle nous répétait : ne soyez pas seulement des enseignantes mais soyez de bonnes éducatrices ; n'oubliez pas que vous avez "des âmes" entre les mains et que vous en êtes responsables.....Cette réflexion, et tant d'autres, provoquaient réflexion et dévouement pour les enfants, estime et respect pour celle qui savait ainsi entretenir en nous la flamme. "

C'est pourquoi, en dépit de ses exigences, les débutantes avaient confiance en elle et reconnaissaient le bienfait de cette formation.

Soeur Jeanne arrive de France en 1931 ; elle lui est confiée ; sa classe est contiguë à celle de Soeur Anne-Marie.....

" Moi-même, dit-elle, je n'échappais pas à sa vigilance : elle m'entendait à travers la mince cloison qui nous séparait et me faisait des remarques justes.....

" Un jour, elle me dit :

" On dirait que vous vous écoutez parler! Il ne faut pas penser à soi, mais aux élèves, les aimer et leur parler simplement.

" Sur le moment, "vous vous écoutez parler".....me sembla un peu fort! Mais cela me fit réfléchir.

" Je me souviens d'autres conseils judicieux : " ne soyez pas une soeur de classe qui ne sait faire que ça!.....

" .....offrez-vous, le jeudi, le dimanche, pour la promenade  
 " des orphelines....  
 " à l'approche des vacances, elle me dit encore :  
 " .....vous n'allez pas passer trois mois à faire vos  
 " raccommodages! Sauriez-vous aider au dispensaire ? Car,  
 " si les soeurs de classe ont des vacances, les soeurs du  
 " dispensaire n'en ont pas : il faut pourtant bien qu'elles  
 " jouissent des bienfaits de la retraite annuelle et qu'elles  
 " prennent quelques jours de repos.

" Soeur Anne-Marie, pour sa part, remplaçait la soeur  
 " responsable des piqûres et des pansements. Pour moi,  
 " je n'avais aucune notion dans le domaine si délicat des  
 " "soins aux malades". De concert, il fut décidé que je  
 " pourrais remplacer à la pharmacie : il fallait, pour cela,  
 " apprendre à confectionner force pilules, cachets, pommades,  
 " sirops ; avec l'aide du Codex et beaucoup d'appréhension,  
 " je commençai mon apprentissage de "pharmacienne" en travaillant  
 " tous les jeudis sous la direction de la soeur responsable....  
 " Je pris goût à ce travail intéressant et, désormais, je  
 " pus apporter ma contribution au "service des malades".

\*\*\*\*\*

Fille de l'Eglise et Fille de Dieu, Soeur Anne-Marie le témoignait par sa ferveur dans la prière et son goût de la liturgie, car elle était très "religieuse", mais elle le témoignait encore davantage par son obéissance à la loi de la mortification : "si vous ne faites pénitence, vous périrez tous".

En dépit d'une santé fragile, elle jeûnait pendant tout le carême, trouvant cela tout naturel. Elle n'admettait pas le repli sur soi. Si, d'aventure, je manifestais, en ce début de vie missionnaire, que le khamsin, étouffant et poussiéreux - qu'elle ne paraissait pas sentir - me semblait au-dessus de mes forces, elle rétorquait : " Nous ne sommes pas venues en mission pour ne rien souffrir!" et, virilement, me remontait le moral.

Par ailleurs, persuadée qu'une servante ne doit pas se faire servir, elle me conseilla d'aller consulter une soeur experte en raccommodage afin qu'elle m'initie à cet art si important en communauté :

" Une jeune soeur, disait-elle, ne doit pas compter sur  
 " une Aînée compatissante ; soeur Claire ne vous dira pas :  
 " 'donnez-moi ça, ma petite, je vais vous le faire!' Non!  
 " Elle vous aidera, vous guidera, mais exigera votre  
 " participation : ce n'est qu'ainsi que vous deviendrez  
 " capable d'entretenir vos vêtements.

\*\*\*\*\*

Fille de la Compagnie, Soeur Anne-Marie aime se retrouver "en communauté". La Miséricorde était alors une grande ruche dont les alvéoles étaient bien étanches, de sorte que nous avions peu de contacts dans la journée.....Dernière arrivée - j'étais la 36° -. C'est dire que, même aux heures de détente, il n'était guère possible d'échanger vraiment en profondeur avec l'une ou l'autre.

Soeur Anne-Marie, bonne compagne, très droite, discrète quand la charité était en jeu, parlait peu des autres, mais dans les rencontres elle s'adressait cordialement à chacune et participait gaîment aux récréations.

\*\*\*\*\*

Servante des pauvres, elle ne se contentait pas de préparer ses élèves au Certificat. Elle les suivait après leur sortie de l'école ; pour elles, elle organisa des cours de sténo-dactylo par correspondance afin qu'elles puissent obtenir un emploi lucratif qui leur permettrait d'aider efficacement leur famille.

\*\*\*\*\*

Douze années vite écoulées passent ainsi. En 1937 Soeur Rapilly est appelée à Beyrouth pour y prendre la responsabilité de la Maison St Joseph : elle y passera 32 ans et y donnera tout son coeur et toute sa mesure.

Le Liban, libéré du joug ottoman, est alors sous mandat français. Raz-Beyrouth est le quartier résidentiel des étrangers - en majorité français - et des ambassades : le quartier est surtout francophone.

La petite communauté de 10 soeurs en compte 5 de 60 à 70 ans et 4 de 25 à 35 ; à la charnière, Soeur Rapilly en a 44. Toutes sont en activité.

L'école fonctionne bien, mais mes méthodes d'enseignement sont vieillottes ; le dispensaire est modeste, sans comparaison aucune avec celui d'Alexandrie. Un rajeunissement des oeuvres s'avère indispensable.....Il se fera, petit à petit, sans brusquer personne, si bien que, "comme les gens heureux", la maison de Raz-Beyrouth n'a pas d'histoire!

\*\*\*\*\*

Survient la seconde guerre mondiale.

Dès 1940 le dispensaire est réquisitionné comme "poste de secours" et, en 1941, l'école primaire est demandée par l'Ambassade de France comme centre d'accueil pour les familles expulsées d'Ethiopie. Femmes et enfants arrivent chaque jour en attendant leur rapatriement pour la France. Soeur Rapilly se met à l'oeuvre. Durant des jours et des jours, elle organise la transformation des classes en dortoirs ; elle aide elle-même au transport des matelas, tables, oreillers, draps, couvertures, qui assureront un minimum de confort. Une grande salle de l'école secondaire est transformée en réfectoire. Chaque jour, Soeur Rapilly prépare les menus du lendemain afin que tout le monde soit content. Et tous les jours il faut organiser de nouvelles installations, car les familles continuent à arriver. Pour elle, dont la santé est toujours très délicate, ces journées sont très pénibles, pourtant, jamais elle ne profère la moindre plainte : tout se fait pour le Seigneur, sans bruit.

La plupart de ces hôtes sont des fonctionnaires, en général sans religion, ou qui l'ont oubliée. Nourriture et soins leurs sont prodigués avec tant de bonté et de dévouement que ces dames finissent par se familiariser avec les soeurs.

Beaucoup sont angoissées, dépaysées.....témoin ce quiproquo dont on a bien ri par la suite :

Un enfant est malade : on appelle le médecin de l'Ambassade qui prescrit du "mhallabiyé". Alors, la jeune maman, se voyant déjà contrainte d'affubler son bébé si mignon d'oripeaux ignobles, toute troublée, inquiète, vient s'enquérir de ce "mal habillé" ? Il est facile de la rassurer en lui expliquant qu'il s'agit simplement d'une bouillie à base d'amidon.

Par ce petit incident, Soeur Rapilly comprend la nécessité de "tout" écouter puisque "tout" peut être cause d'inquiétude pour chacune. Et elle écoute patiemment, essayant toujours de rassurer, de consoler, encourageant à espérer.

\*\*\*\*\*

La guerre terminée, le Liban rendu indépendant, les activités normalisées, la maison de Raz-Beyrouth reprend son rythme de "maison heureuse".

Une jeune soeur y arrive un certain dimanche d'octobre 1946 vers midi. Joyeux accueil de la communauté qui compte alors 9 soeurs. Les cinq aînées sont toujours là ; elles ont maintenant entre 70 et 80 ans ; vaillamment elles continuent cependant à assurer leur tâche avec l'aide d'un personnel laïc qui se prépare à prendre la relève. Le groupe des jeunes, par contre, rajeunit : elles sont quatre entre 20 et 40 ans ; Soeur Rapilly est toujours à la charnière avec ses 53 ans.

" Tout le monde, dira l'intéressée, désirait savoir quel serait le nom de la nouvelle venue : il y avait déjà, comme il se doit, Marie, Louise et Vincent, mais il manquait Joseph, pourvoyeur du Séminaire, et Geneviève, patronne des bonnes filles de village.....Ma Soeur ne semblait pas pressée : il lui fallait d'abord réfléchir et prier (je devais fréquemment, par la suite, constater cette double attitude : réfléchir et prier)..... J'étais depuis trois jours dans la maison lorsque je devins, enfin, Soeur Geneviève."

Soeur Rapilly, animatrice de communauté et organisatrice des activités de la maison, veille à tout. Bien que sa santé l'astreigne à un régime alimentaire très strict, sa journée, commencée toujours à 4 heures, quelle que soit la saison, se prolonge tard dans la nuit ; quand elle rejoint sa ruelle au dortoir, il y a déjà deux bonnes heures que la communauté repose.

Organisatrice des activités, Soeur Rapilly s'occupe efficacement du dispensaire et de l'école Sainte Louise, école gratuite dont elle assure les inscriptions et supervise l'enseignement. Elle est aussi directrice de l'école Saint Vincent qui, d'une part, assure les ressources nécessaires à l'entretien de l'école primaire et du dispensaire, et d'autre part, permet la promotion des élèves pauvres suffisamment doués pour continuer leurs études.

Les oeuvres para-scolaires lui semblent indispensables pour une véritable éducation chrétienne. C'est pourquoi elle forme une chorale recrutée dans les deux écoles en vue d'une bonne participation à la liturgie. Et pour inculquer aux adolescentes le souci des pauvres, elle s'intéresse au groupe des "Jeunes Economes", qui se réunissent tous les mardis pour confectionner des vêtements pour les pauvres, en prélevant les dépenses nécessaires sur leur argent de poche.

Directrice de l'école Saint Vincent, Soeur Rapilly en assure toute l'administration ; elle est aussi bien préfet des études que préfet de discipline. Elle connaît chacune avec ses possibilités et ses déficiences, s'y intéresse, félicitant celle-ci, encourageant celle-là! A une bonne élève qui se relâche elle glisse à mi-voix un petit conseil exprimant le désir de la voir progresser : souvent le désir est exaucé. Par contre, pour cette paresseuse invétérée, le regard se fait sévère et donne à réfléchir.

Elle traite les affaires avec pondération et un jugement d'une rare clairvoyance. Elle voit toujours très loin : les décisions à prendre ne sont pas précipitées - car elle jauge les conséquences à long terme - elle les mûrit dans la prière, tout en s'informant par des consultations, formelles quelquefois, informelles le plus souvent. Ainsi, faut-il engager une employée ou un professeur : Soeur Rapilly prend son temps ; elle engage la conversation, elle observe discrètement, évalue le pour et le contre..... finalement vient la décision : on a rarement à regretter son choix.

Sa droiture, son respect des personnes, sa discrétion sans faille, ses qualités d'éducatrice et d'enseignante lui attirent l'estime générale :

" j'en fus témoin pendant dix ans, ainsi que de sa grande  
 " charité, ajoute Soeur Geneviève.....témoin aussi de la  
 " consternation générale à l'annonce de son changement.....  
 " et il est plus difficile encore de dépeindre la joie qui  
 " salua son retour dix mois plus tard."

\*\*\*\*\*

En 1955, Soeur Rapilly, soeur servante à Raz-Beyrouth depuis 18 ans, a son changement pour la Miséricorde de Damas, où elle se retrouve au milieu de la jeunesse. La responsabilité est sensiblement la même, mais Soeur Rapilly a 62 ans et la santé fléchit : l'altitude ne convient pas à son tempérament.

Cependant, le portrait qu'en trace une de ses compagnes la montre semblable à elle-même :

" Soeur servante très attachée aux traditions, sans doute,  
 " mais d'une rare piété, très mortifiée, qui possède un  
 " sens très profond des personnes et sait les acheminer  
 " chacune selon ses possibilités."

\*\*\*\*\*



Soeur Rapilly rentre donc à Raz-Bayrouth pour un nouveau bail de 14 ans.

Sous sa vigilante direction les deux écoles prospèrent, les succès aux examens sont probants ; jamais Soeur Rapilly n'en tire vanité ; elle est contente, un point, c'est tout ! Ce qui compte pour elle c'est le travail bien fait, et elle y veille : visite journalière des classes, contrôle des préparations, réunions de professeurs, lecture mensuelle des notes, sans parler du choix des revues pédagogiques, des livres, mis à la disposition des professeurs. Aussi, personne n'est surpris lorsqu'en 1968 elle reçoit les Palmes Académiques à l'Ambassade de France, en présence de tout le personnel de la Mission culturelle ; pour n'être pas "seule" au milieu de cette assemblée, elle a demandé à l'assistante provinciale de l'accompagner..... mais rentrée à la maison, la décoration fut enfouie on ne sait où : on n'en parla plus jamais et on ne la revit jamais.

En 1970, l'école Saint Vincent compte 750 élèves et l'école Sainte Louise 550 ; 80 jeunes sont engagées dans le Mouvement des Jeunesses Mariales ; les "Louise de Marillac" visitent vingt vieillards et les Jeunes Economes prennent en charge l'habillement de cent enfants.

\*\*\*\*\*

Soeur Rapilly, sous un abord assez froid, cache un coeur sensible, très proche des pauvres. Que de détresses connues dans le secret et soulagées aussi secrètement : quelle efficacité quand il s'agit de dépanner un pauvre, tout en lui inculquant, ou en lui laissant, ce sentiment de dignité qui engage la responsabilité personnelle.

C'est ainsi que les élèves de l'école Sainte Louise, suffisamment douées intellectuellement, sont admises en classe de Sixième ; le brevet élémentaire obtenu, parfois le baccalauréat, elle les engage comme institutrices ou leur obtient un poste dans une autre école, les mettant ainsi à même - tout en continuant à se cultiver - de subvenir aux besoins de leur famille. Bon nombre d'entre elles sont ainsi parvenues à une honnête aisance. Presque toutes les jeunes employées de la maison ont pu faire de sérieuses études, grâce à un judicieux emploi du temps qui leur permettait, tout en gagnant leur vie, de meubler leur esprit ; leur formation "chrétienne" allant de pair, leur idéal a pu prendre corps, de sorte que plusieurs sont aujourd'hui consacrées au Seigneur dans diverses communautés.

Mais là où brille davantage sa vraie bonté c'est en présence des jeunes qui n'ont pas de famille : orphelines ou "abandonnées". Pour ne citer que deux cas, il serait presque impossible d'évaluer la somme de patience, les largesses, l'intelligence et le doigté employés à apprivoiser, à maîtriser, à transformer les caractères aigris, plus que difficiles, "sauvages".....Après 8 ou 10 ans d'un effort persévérant, compréhensif mais ferme, on s'étonnait alors de se trouver en face de personnes "normalisées", devenues capables de se maîtriser, de prendre la responsabilité de leur avenir, jusqu'à s'engager dans le mariage où elles ont réussi d'heureux foyers.

Soeur Rapilly était bonne .....rien d'étonnant alors qu'on ait essayé de la tromper. Témoin cette jeune fille qui se présente un jour, demandant l'hospitalité. A son habitude, Soeur Rapilly lui demande quelques renseignements ; aux réponses satisfaisantes la jeune fille ajoute : "je ne fais pas "la pêche". Le lendemain, notre fille demande où est la plage , elle aimerait se promener un peu. Une employée l'accompagne. Au retour, Soeur Rapilly s'enquiert de la promenade : cette jeune fille n'est pas sérieuse, lui est-il répondu.....Effectivement, le surlendemain, la police se présente : "Vous avez chez vous une jeune fille que nous cherchons depuis quelques jours!" Hélas!...c'était une habituée de "la pêche".

Sa bonté se manifestait encore envers les religieuses qui avaient quitté leur communauté : la cordialité de l'accueil efficace, la sécurité matérielle retrouvée par l'offre d'un emploi, dans une totale discrétion, faisaient la conquête des cœurs meurtris.

Son service personnel des plus pauvres, Soeur Rapilly l'a vécu avec un admirable dévouement auprès d'une agrégée, Melle Louise, atteinte d'un cancer. Elle l'a entourée d'une méticuleuse propreté, renouvelant ses pansements plusieurs fois par jour, lavant son linge, sans jamais montrer de répugnance. Les soeurs qui auraient voulu l'aider se voyaient octroyer l'autorisation de lui porter ses repas ou d'accompagner le prêtre qui lui apportait l'Eucharistie, et de lui faire des visites d'amitié. Il en fut ainsi jusqu'au jour où Louise, toujours assistée dans les moindres détails, calme et sereine en dépit de très grandes souffrances, s'éteignit paisiblement.

\*\*\*\*\*

L'essor merveilleux des activités de la maison était dû, certes, à l'esprit d'organisation de la soeur servante, mais aussi à la franche collaboration qu'elle entretenait avec ses compagnes à qui elle faisait confiance tout en veillant à leur formation tant spirituelle que professionnelle : elle devinait de quoi chacune était capable et elle dosait ses exigences en fonction de ses possibilités.

Elle avait une piété solide et savait l'inculquer à ses compagnes ; c'est dans la prière qu'elle puisait sa force et sa lucidité et cela durant 32 ans.....soeur servante dans la même maison! (cela fait frémir aujourd'hui!)

Soeur Rapilly était austère.....du moins on le disait! Elle l'a été en effet : sa mortification était "visible ". Elle exigeait l'observance de la règle : en général, cela était bien accepté.....On disait de la maison que c'était un "grand séminaire"..... C'est probablement pourquoi les Supérieurs, appréciant sans doute ses qualités de formatrice, lui confièrent beaucoup de jeunes : aspirantes, postulantes, jeunes soeurs:

Oui, la régularité était de rigueur : on vivait le silence, le dialogue, les échanges, les détentes joyeuses et les travaux en commun. Le tout visait à préparer un service joyeux et courageux des pauvres. On travaillait dur, mais on était content.

Soeur Rاپilly y mettait le prix en donnant le meilleur d'elle-même à celles qui lui étaient confiées. Tout retenait son attention et sollicitait son zèle ; elle veillait à tout : santé, évolution professionnelle, croissance spirituelle. Animatrice autant que pédagogue, elle savait tirer profit de tout et le mettre au service de la formation continue de la communauté. Lectures spirituelles, lectures au réfectoire, catéchismes entre nous, véritables échanges communautaires vécus dans un excellent climat tous les dimanches : aînées et jeunes préparaient souvent les questions affichées en début de semaine ; les dernières venues profitaient largement de l'expérience des aînées qui alliaient l'amour de la vocation et celui des pauvres, laissant transparaître au cours des échanges la profondeur de leur vie spirituelle.

Les récréations étaient de véritables détente : on se pressait d'y arriver ; tous tracassés étaient oubliés, on se taquinait, on riait aux larmes.....tout en tirant l'aiguille, bien sûr.....finalement on repartait vraiment renouvelée.

L'année préparatoire aux premiers voeux était sacrée pour elle. Son zèle alors ne connaissait pas de fatigue : tous les dimanches elle se mettait à la disposition de sa compagne :

" on attendait avec impatience ces moments de grâce où Ma Soeur  
 " était comme transfigurée ; elle se livrait alors, se  
 " communiquait avec naturel et aisance ; tout était ramené  
 " à l'essentiel : le don de soi sans retour...aider sa jeune  
 " compagne à se donner, en pleine connaissance de cause, avec  
 " conviction, en toute liberté, pour servir le Seigneur  
 " présent dans les Pauvres."

\*\*\*\*\*

Soeur Rاپilly a maintenant 77 ans et la fatigue commence à peser lourdement sur ses épaules : il est temps de lui accorder un repos bien mérité.....c'est à la Maison Provinciale qu'elle le prendra. Elle pourra rendre encore quelques petits services.... par ailleurs, la proximité de Raz-Beyrouth lui vaudra de nombreuses visites, toujours accueillies avec la même exquise politesse et la même bienveillance. Son intelligence reste très lucide, le jugement toujours droit et équilibré ; en communauté, elle a le sens de l'autre.....Mais la santé décline encore : le coeur est fatigué.....Et surtout, Soeur Rاپilly accepte mal la vieillesse : les nerfs, fragiles, commencent à craquer.

1975.....Au Liban, c'est la guerre, une guerre meurtrière, où personne n'est épargné ; la peur s'installe, traumatisant surtout les enfants et les vieillards. Soeur Rاپilly essaie de réagir, mais elle ne peut plus supporter le spectacle de tant d'horreurs ; son état nerveux empire et, après trois ans d'efforts infructueux, elle demande de rentrer en France.

Elle arrive à la Maison-Mère le 29 Octobre ; dès le 2 novembre elle donne de ses nouvelles :

"j'ai été accueillie à l'aéroport par ma Soeur Beurdeley,  
 " toujours aussi complaisante ; à l'infirmerie des Soeurs  
 " Aînées, une grande et belle chambre était préparée. Je  
 " me sens un peu honteuse d'être si confortablement installée  
 " en pensant à mes compagnes du Liban toujours dans l'angoisse.

" Je prie avec d'autant plus de ferveur pour que, au plus tôt,  
 " le Seigneur ramène enfin les hommes à plus de raison. Mon  
 " âge aidant, le voyage m'a abruti et, après trois jours, je  
 " suis encore dans le brouillard."

De là elle suit la vie de la Province, présentant au Seigneur ses intentions : l'assemblée provinciale, les voyages des soeurs à cette occasion, le développement des événements dramatiques d'Iran.

D'être au coeur de la Communauté, de pouvoir prier dans la chapelle des Apparitions, est pour elle une grâce :  
 " cette ferveur des gens de toutes sortes m'aide à me résigner  
 " à ma nouvelle vie : l'arrachement du Liban est un peu dur  
 " à surmonter....."

Sa soeur, ses nièces, ses cousins, tous se réjouissent de ce retour qui les rassure : c'est pour elle une consolation. Cependant l'adaptation "reste difficile". Elle suit par la radio et la TV les événements de "ce bel Orient dont ils ont fait un enfer" et elle ajoute : "cependant je le regrette et déplore que ma santé n'ait pas supporté." (8.4.1979)

De temps en temps, une allusion à sa santé : " je me sens beaucoup vieillir : mes jambes me rappellent que j'ai 86 ans". Le soleil lui manque aussi : "la pluie n'a pas cessé de tout l'hiver, le temps est très sombre, c'est triste! Depuis hier, il semble se remettre, mais ce n'est pas la clarté du Liban."

Les soeurs de la Province de passage à Paris vont la visiter : elle en est "heureuse et émue" ; c'est avec un sentiment de nostalgie qu'elle les voit repartir : "j'aurais bien voulu repartir avec elles, mais la vieillesse est là...la raison m'oblige à rester ici où je suis très bien soignée. Je ne pouvais être mieux placée et je devrais être très heureuse si ce n'était le chagrin du Liban qui me poursuit."

Tout doucement la santé se dégrade ; vient le moment où, paraplégique, elle ne peut plus se mouvoir. Sa main droite, inerte, refuse toute activité ; pourtant elle "veut" écrire, garder le contact avec la province. Alors elle en entreprend elle-même la rééducation et elle persévère jusqu'à ce qu'elle puisse griffonner quelques mots. Ce sera un ultime message de "bonne année 1981" et d'assurance de prières pour cette province tant aimée et si bien servie.

"Petit à petit, disent ses infirmières, elle comprend que,  
 " désormais, sa mission c'est la prière et l'offrande : aucune  
 " révolte, tout est accepté avec patience et sérénité. Elle  
 " continue à s'intéresser aux nouvelles du Liban ; elle  
 " s'intéresse aussi fortement à la vie de la Maison-Mère.  
 " Elle reçoit son Seigneur dans l'Eucharistie : "elle est  
 " alors ravie de joie" dit la soeur chargée de l'aider chaque  
 " matin.....Et elle aspire ardemment à la rencontre ultime,  
 " celle qui sera la définitive."

C'est le 7 Février 1983 que le Seigneur de la Charité, comblant son attente, invite Francine, Victorine RAPILLY dans sa Maison, "chez LUI".